k n'ont pas été tirées au clair et l'ensemble en torchi n'a pas été mis au jour (fig. 5, coupe A—A ; sur la coupe E—E il est figuré sans niveau de construction). La couche 9 recouvre les constructions ζ et γ (coupes A—A, B—B, moins clair sur D—D). Elle fut donc installée après la tombée en ruines de ces constructions, et l'explication à propos de leur fonction me semble plutôt littéraire. La couche 10 se fait voir sur toutes les coupes et semble avoir eu le rôle d'un remblai (certainement pas de sol végétal antique, du moment où elle est pleine de tessons). Malheureusement, le sol vierge ou le rocher n'est indiqué que sur un coin de la coupe B—B. Est-ce parce que la fouille n'a pas été achevée? Et pourquoi les couches 9—11, antérieures à l'errection du mur α, ne seraient-elles point des remblais, du moment où rien de certain n'atteste l'existence de véritables niveaux d'habitations?

Aussi la céramique récoltée de ces couches ne me semble-t-elle homogène. Car aux difficultés que connaît maint fouilleur d'obtenir le matériau d'une couche non mélangé à celui des couches contingentes (de ce point de vue, c'est plutôt la céramique récoltée dans les dépôts fermés, comme les fosses, les citernes, les puits, les tombes, qui est plus assûrée) à Tocra sont venues s'ajoutter les imperfection de la fouille, trop réduite pour aboutir à une stratigraphie intelligible. Il me semble donc que les dépôts de Tocra ne sauraient encore être utilisés à l'édification de la chronologie de l'archaïsme.

Petre Alexandrescu

ALEKSANDRA WĄSOWICZ, *Olbia pontique et son territoire. L'aménagement de l'espace*, Centre de recherches d'histoire ancienne, vol. 13, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1975, 252 p. et 131 figs.

Les questions relatives à la naissance des territoires agricoles des colonies grecques et de la pénétration hellénique ont été étudiées depuis longtemps sur le littoral nord-pontique. Les archéologues soviétiques ont, de ce point de vue, une certaine antériorité dans le temps par rapport à leurs collègues occidentaux, qui semblent s'interesser surtout ces dernières années à ce qu'ils désignent, avec une expression « most faishenable », *l'organisation de l'espace*. Déjà avant la guerre l'équipe d'Olbia avait réalisé certaines prospections sur le territoire autour de cette colonie et autour de Berezan. Après guerre, I. Fabritius (1951) et F. M. Stitelmann, en collaboration avec N. Rabičkine (1956), avaient poursuivi cette recherche, sur le littoral ukraïnien de la mer Noire et surtout le long des limans du Boug et de Berezan. Plus de 100 sites agricoles ont été portés sur la carte. Malheureusement les connaissances concernant la *chora* olbienne n'ont pas dépassé le stade de ces prospections, car elles n'ont pas été suivies de fouilles systématiques. On aimerait avoir une image d'ensemble d'un tel établissement agricole (la distribution des habitats, les rues, le type de ferme), et une chronologie du processus de constitution du territoire.

La topographie de la ville elle-même est partiellement éclaircie. Deux grands quartiers ont été fouillés déjà depuis la première guerre, le temenos et l'agora, et un quartier d'habitation contingent. Les résultats ont été publiés dans le volume collectif *Olbia* (1964) et dans l'ouvrage de S. Kryžickij, *Les ensembles d'habitation de l'antique Olbia*, IVe—IIe s. av.n.è. (1971, tous les deux en russe). Ces deux ouvrages représentent une importante contribution à la connaissance de cette colonie. Je ne dirais pas autant de deux autres, qui devraient faire publiques les résultats des longues fouilles poursuivies dans les nécropoles, initiées presque au début du siècle par B. Farmakovskij. Je fais allusion à Y. I. Kozub, *La nécropole d'Olbia. V^e—VIe s.av.n.è.* (Kiev, 1974), et M. Parovič-Pešikan, *La nécropole d'Olbia à l'époque hellénistique* (Kiev, 1974). Nos connaissances sur la topographie olbienne ont été sensiblement enrichies grâce aux travaux du regretté A. Karasiov, qui a réussi à reconstituer le réseau routier entre Olbia et son « Hinterland ». A défaut des photographies aériennes, qui pourraient donner des indications surprenantes sur Olbia, A. Karasiov a travaillé d'après les anciennes cartes du siècle passé. Enfin, il faut souligner l'importance des recherches complexes sur la matrice géomorphologique de la région et sur les variations du niveau des eaux de la mer, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Une hausse de la mer, appréciée à 7—8 m, aurait produit des modifications sensibles sur le contour du littoral, selon la pénétrante étude de K. K. Chilik, publiée dans le récent recueil *Olbia* (Kiev, 1975, en russe, avec résumé anglais).

Toutes ces longues et précieuses recherches semblaient donc être mûres pour une synthèse à l'usage des archéologues occidentaux, et il faut reconnaître qu'Aleksandra Wasowicz ait eu le sens de l'opportunité en écrivant ce livre. La masse des études sur Olbia est assez considérable, éparpillées dans nombre de petites publications russes et soviétiques, dont certaines très rares sinon inaccessibles. Aleksandra Wasowicz a dû faire un effort considérable afin de rassembler tout ce matériau, et de le mettre en ordre pour le faire intelligible. Son livre représente en effet une encyclopédie des découvertes olbiennes. La difficulté de l'entreprise réside du côté illustration. Tout archéologue qui s'intéresse aux recherches d'Olbia s'y est heurté. L'absence des plans d'ensembles à grande échelle, des coupes stratigraphiques, des photos de fouilles, rendent malaisée la tentative de suivre les progrès des recherches. Evidemment cet ouvrage en est aussi marqué (très utils, bien que rapides, les croquis de l'auteur, destinés justement à supléer cette lacune).

Je salue donc l'apparition de cet ouvrage qui, bien que rédigé par quelqu' un qui n'est pas membre de l'équipe olbienne, va rendre service au monde scientifique. Mes réserves portent sur deux questions de structure. La préférence presque absolue donnée aux documents archéologiques (voir aussi p. 7) risque de créer un facheux divorce entre les différentes sources historiques, et cela justement à propos d'une ville comme Olbia, où la contribution de l'épigraphie, par exemple, ne saurait être négligée. En second lieu, je dirais que l'esprit critique de l'auteur a été plutôt indulgeant dans l'utilisation de la bibliographie. Car pour le chercheur étranger il n'est pas aisé de se débrouiller dans le dédale des recherches olbiennes, de valeur inégale — bien que souvent excellentes —, en les situant dans l'ensemble des problèmes concernant cette colonie. Aleksandra Wasowicz aurait pe être un meilleur guide qu'E. Belin de Ballu, ce qu'elle n'a pourtant pas toujours réussi de l'être.

Petre Alexandrescu

ION BERCIU et CONSTANTIN C. PETOLESCU, *Les cultes orientaux dans la Dacie Méridionale* Leiden, E. J. Brill, 1976, 71 pages + XXII pl. + 1 carte

La vie religieuse en Dacia romaine a retenu l'attention d'un grand nombre d'historiens de Roumanie, aussi existe-t-il une abondante bibliographie en rapport avec cette facette de la vie des habitants de la Dacie.

Les auteurs se sont proposé de présenter brièvement, mais de façon néanmoins exhaustive, les monuments appartenant aux cultes orientaux attestés en Dacie méridionale. L'étude comprend deux chapitres : 1. Les Cultes ; 2. Catalo-

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

gue — précédés d'un avant-propos, de la liste des abréviations et de la bibliographie des monuments.

Le premier chapitre est divisé à son tour en deux sous-chapitres : Cultes d'Asie Mineure, Cultes d'Egypte, Cultes syriens et le Culte mithriaque.

C'est le culte de la déesse Cybèle qui, vu son ancienneté en Dacie, ouvre l'exposé. L'existence certaine d'un temple de Cybèle à Drobeta et celle hypothétique d'un autre temple à Romula sont les principaux arguments en faveur de la diffusion de ce culte. Il n'est pas sans intérêt de souligner qu'à Cioroiul Nou, où les recherches archéologiques n'avaient jusqu'à présent rien trouvé qui permette d'attribuer à cet établissement un caractère urbain, sont apparus *trois* monuments attestant que la déesse Cybèle y était adorée. Deux d'entre eux seulement sont présentés par les auteurs, le troisième ayant été découvert par hasard récemment (il se trouve au Musée d'Olténie, à Craiova).

Les divinités égyptiennes sont moins répandues de façon générale en Dacie, et moins en Dacie méridionale que dans la Dacie Supérieure. La plupart ont été trouvées à Romula et à Sucidava. Notons toutefois qu'un relief représentant la triade égyptienne, découvert en Dacie méridionale, est le seul monument de ce genre connu dans toute la province de Dacie.

Parmi les cultes syriens, c'est celui de Jupiter Dolichenus qui était le plus répandu, constatation valable autant pour la Dacie Inférieure que pour la Dacie Supérieure. On connaît en Olténie, à l'heure actuelle, six représentations de Jupiter Dolichenus. Nous croyons devoir insister sur l'une d'entre elles, au sujet de laquelle les auteurs ont formulé des conclusions inédites qui nous paraissent des plus intéressantes. Il s'agit d'un autel dédié à Jupiter Dolichenus, découvert au début de ce siècle à Sucidava. Les auteurs ont constaté que l'auteur de la dédicace est un *centurio legionis*. Or, ainsi qu'il est bien connu, aucune légion n'a stationné ni à Sucidava, ni en Dacie méridionale en général durant la domination romaine. C'est à peine après l'abandon de la Dacie — ainsi qu'il est mentionné dans *Notitia dignitatum* — qu'il y a eu à Sucidava un *praefectus legionis V Macedonicae*. Ce fait permet d'admettre l'existence de notre *centurio legionis* et de dater — comme l'ont fait les auteurs — l'inscription à une époque tardive, à la fin du IIIe siècle, voire au IVe siècle.

Les deux autres divinités syriennes attestées en Olténie, n'ont pas eu trop d'adeptes. Atargates n'apparaît qu'une seule fois, à Romula, et Turmasgadis deux fois, toujours à Romula. En fait, on ne connaît pour Turmasgadis que neuf monuments dans tout l'Empire romain, sur lesquels les deux susmentionnés et deux autres à Micia, dans la Dacie Supérieure.

Le culte de Mithra est de loin le plus répandu parmi tous les cultes orientaux connus en Dacie méridionale. Cela ressort clairement du chiffre des monuments connus qui lui sont dédiés : 41. Les monuments sont de genres divers : reliefs, medaillons en céramique à relief d'applique, vases cultuels, gemmes, etc.

La large diffusion du culte de Mithra ressort, à notre avis, d'encore un fait : l'apparition des monuments mithriaques jusque dans les établissements ruraux. On pourrait citer à cet égard le relief de Botoşeşti-Paia (celui d'Orlea est moins significatif, puisqu'il s'agit d'un site placé, à ce qu'il semble, à un degré supérieur dans la hiérarchie des établissements ruraux romains) et, en particulier, le médaillon à relief d'applique de Locusteni. En effet, celui-ci a été mis au jour dans la nécropole de l'établissement rural autochtone ; or, ainsi qu'il est connu, le rite et le rituel conservent toujours, avec ténacité, la tradition et rendent très difficile la pénétration d'éléments nouveaux.

Les auteurs relèvent à juste titre que la plupart des monuments mithriaques d'Olténie proviennent de Romula (26 sur 41) et de Slăveni, c'est-à-dire des deux localités où est attesté aussi un *mithraeum*.

Un bref sous-chapitre, enfin, est consacré au Gnosticisme. Ce culte est attribué par de nombreux spécialistes à la secte chrétienne des gnostiques basilidiens. L'existence du gnosticisme en Olténie est attestée par les deux *gemmae abraxeae* découvertes à Romula et à Orlea. Les auteurs ne discutent pas le problème de la datation de ce genre de gemmes, qui a fait l'objet d'amples débats ces derniers temps.

A la fin de l'exposé, les auteurs indiquent les principaux centres de diffusion des cultes orientaux, arrivant à la conclusion que ce sont les villes, où se trouvaient justement le plus grand nombre d'habitants originaires de l'Orient, soit parmi les soldates, soit parmi les marchands. Le centre principal est indiscutablement Romula, où sont d'ailleurs attestés le plus grand nombre d'Orientaux, agents par excellence de la diffusion des cultes de leurs pays d'origine. La présence à Romula de troupes originaires d'Orient, comme la *cohors I Flavia Commagenorum* et le *numerus Surorum* est significative à cet égard. Après Romula, c'est à notre avis le camp de Slăveni, où ont d'ailleurs tenu garnison les mêmes unités d'Orientaux, qui a été l'un des centres où les cultes orientaux ont été pratiqués et diffusés dans le reste de la province.

Le second chapitre comprend le *Catalogue* des monuments connus à la date de la publication de l'ouvrage. Chaque monument est décrit en détail, avec la bibliographie repective.

L'index et les tables de correspondances de la fin, rigoureusement composés, facilitent considérablement, le travail du lecteur. Pour conclure, nous considérons que l'étude de Ion Berciu et Constantin C. Petolescu réunit toutes les qualités d'un bon instrument de travail, dont la publication est pleinement opportune. Il faut remarquer également la présentation graphique exacte et soignée du volume. La parution du plus de livres possible de cette qualité — et nous pensons avant tout à un *corpus* de tous les cultes de la Dacie tout entière — serait hautement désirable.

G. Popilian

GHEORGHE POPILIAN, *Ceramica romană din Oltenia* (La céramique romaine d'Olténie), Craiova, Ed. Scrisul românesc, 1976, 245 p. + 83 pl.

La nécessité d'une monographie sur la céramique romaine de Dacie se faisait sentir depuis longtemps. Le premier pas dans cette voie a été fait par Gheorghe Popilian, auteur d'une monographie sur la céramique romaine de la Dacie Inférieure.

L'ouvrage comprend cinq chapitres : 1 — Céramique d'importation ; 2 — Céramique locale ; 3 — Fours de poterie ; 4 — Considérations générales ; 5 — Catalogue des découvertes. L'ouvrage est introduit par une préface de Dumitru Tudor et un avant-propos de l'auteur.

Le 1er chapitre est consacré à la *céramique d'importation*, parmi laquelle les *sigillés* occupent la première place. L'auteur s'est proposer de résoudre les principaux problèmes soulevés par cette catégorie céramique : datation et voies de pénétration en Dacie, provenance, période culminante des importations, fin de celles-ci.

Dans le stade actuel des recherches, on peut affirmer, selon l'auteur, que les sigillés n'ont commencé à apparaître en Dacie qu'à partir de la conquête romaine. Au début, ils ont été importés par les soldats des premières garnisons établies en Dacie, puis leur importation s'est identifiée parallèlement au développement de l'urbanisation et à l'essor de la vie économique.

Ce sont les centres de la Gaule centrale, et en premier lieu celui de Lezoux, qui ont envoyé en Dacie la plus grande quantité de ce type de vases. Les produits des *officinae* d'Italie sont, en échange, fort peu nombreux.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro